

CHACUN SON MOT,

PAR M. DE VOLTAIRE

IDÉES SUR L'ORDRE

D U C L E R G É

DANS L'ASSEMBLÉE DES ÉTATS
GÉNÉRAUX.

Il est essentiel de faire sur les Etats Généraux de France
une remarque que nos Historiens auroient dû faire ;
c'est que la France est le seul pays du monde où
le Clergé fasse un Ordre de l'État.

VOLTAIRE, t. 18, p. 294.

A R O M E.

1789.

M+W 3143

me

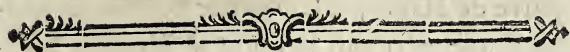
FRC

1697

PETITE ALLÉGORIE.

UN Colosse sacré s'élevoit, depuis des siècles, du centre d'une ville immense; il attiroit la vénération de ceux dont il étoit l'idole & la risée secrète, de ceux dont il étoit le mépris. Vint un moment où il parut s'ébranler sur sa base. Un inconnu lui jeta alors une pierre: on lui dit. à quoi bon? Il répondit: Dans mon obscurité, je remplis mon devoir de citoyen; si tous les autres me secondoient, ce colosse, dont la tête est d'or & les pieds d'argile, seroit bientôt renversé.





CHACUN SON MOT.

DANS un Etat républicain, on ne convoque point d'Assemblée nationale , parce qu'elle existe toujours dans le peuple , qui est le Souverain de la Nation. Cicéron , à Rome ; Démosthènes , à Athènes , montent dans la Tribune aux Harangues , & la foule des citoyens qui les écoute , abroge ou adopte les lois , à mesure que leur abrogation ou leur adoption paroît nécessaire au bien de la République.

Il n'en est pas de même dans un Etat purement monarchique , où la puissance souveraine réside dans la main d'un seul homme qui tend ou relâche les ressorts du gouvernement , d'après sa volonté , quelquefois bizarre : alors un Louis XI , au mépris de toutes les lois qu'il dédaigne de consulter , fait périr quatre mille de ses sujets par la main des bourreaux , & ne se justifie qu'en osant dire que tout son conseil étoit dans sa tête : alors un Charles XII , plus fait pour tenir le

glaive de Mars que la balance de Thémis, envoie, par dérision, sa botte au Sénat de Stockholm, & ordonne qu'il lui soit soumis, pendant son absence, comme à lui-même.

Les progrès de la raison, depuis près d'un siècle, ont éclairé les Monarques sur leurs vrais intérêts ; ils ont vu, à travers les nuages de l'encens brûlé par la flatterie à leurs pieds, que leur gloire consistoit dans le bonheur de leur peuple, & la France touche au moment où le Prince bienfaisant qui la gouverne, va changer enfin en réalités ce que jusqu'à présent on avoit regardé comme les rêveries de tous les bons citoyens.

La Nation va s'assembler, & le cœur de tous les François a tressailli, en voyant s'élever l'aurore du jour heureux que cette Assemblée lui annonce. Cette Assemblée solennelle est composée, en France, & seulement en France, de trois Ordres, le Clergé, la Noblesse, & le Tiers-Etat. On demande pourquoi le Clergé, dont les fonctions ne doivent avoir rapport qu'aux choses de l'autre monde, a une si prodigieuse influence sur celles de celui-ci ? pourquoi il forme parmi nous un Ordre légal, & comme une Nation dans la Nation ?

Qu'une armée de Prêtres & de moines (1), donnent des lois dans un Concile Œcuménique, ils sont là du moins à leur place, puisqu'on leur permet encore d'en avoir une ; ils peuvent, en s'anathématisant les uns les autres, donner leurs décisions, parce qu'on doit croire que, voués par leur profession à l'étude des matières purement spirituelles qu'ils enseignent, ils ont pu, sinon mériter, du moins obtenir la confiance des peuples, dans des temps où eux seuls (rendons-leur justice) savoient lire & écrire.

Mais maintenant que le génie d'une raison lumineuse, en s'élevant sur l'Europe, semble avoir électrisé toutes les têtes jusques dans les glaces du nord ; maintenant que la main du temps a déchiré le bandeau qu'une sottise crédulité nous mettoit sous les yeux, continuerons-nous à mériter le reproche que nous font les autres Nations ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?

(1) On compte en France cent cinquante mille Ecclésiastiques qui jouissent du cinquième des revenus du Royaume.

Qu'on fouille dans les archives de la Monarchie, & je défie qu'on y trouve des titres respectables qui ont pu donner au Clergé le droit de mettre un poids dans la balance de la Nation que tient la main du Souverain, quand il s'agit de peser les intérêts qui doivent faire quelquefois pour des siècles le bonheur de l'une & la splendeur de l'autre. Quand les Romains, si long-temps nos maîtres, & maintenant nos Législateurs, s'assembloient pour délibérer sur la promulgation des lois nouvelles qu'ils admiroient dans la Grece, & qu'ils désiroient d'établir parmi eux, voyoit-on les Augures, les Aruspices, les Pontifes sortir en cérémonie de leur sacré Collège, & se rendre au Sénat, ou même au Capitole, pour affoiblir, pour suspendre, pour annuler l'autorité souveraine ?

Ah ! combien nos Prêtres (& les plus éclairés, les plus estimables d'entre eux en conviennent) mériteroient notre confiance & nos hommages, s'ils ressembloient au digne Pontife que l'un de nos premiers Poètes a si bien peint dans sa Sémiramis !

..... Obscur & solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,

Sans vaine ambition , sans crainte , sans détour ,
 On le voit dans son temple , & jamais à la Cour.
 Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême ,
 Ni placé sa tiare auprès du diadème ;
 Moins il veut être grand , plus il est révéré.

(*Act. I, Sc. I^{re}.*)

Si nous ouvrons l'histoire écrite par ceux
 dont la fanatique ignorante n'a point taillé la
 plume , nous y verrons presque toujours le
 Clergé y jouer un rôle ridicule & quelquefois
 odieux , dès qu'il fut admis , comme un Ordre
 de l'Etat , dans les Assemblées nationales. Je
 me borne à quelques faits dans cette brochure ,
 parce que je n'ai ni l'intention , ni le talent
 de faire un livre.

Lorsque Philippe le Bel convoqua , pour la
 première fois , depuis l'existence de la Monar-
 chie , les Etats Généraux en 1302 , il s'agissoit
 des plus grands intérêts de la France. Boni-
 face VIII , qui prétendoit gouverner les Rois
avec une verge de fer , & les briser comme des
vases de terre (ce sont les propres expressions) ,
 venoit d'interdire le Royaume , & d'en excom-
 munier le Souverain. Les Etats Généraux
 s'assemblerent à Notre-Dame , & les Députés
 du peuple , qui occupoient en grand nombre

un des côtés de l'Eglise, indignés de l'outrage qu'il faisoit à la couronne, présenterent au Roi une supplique, dans laquelle ils s'écricioient..... « C'est grande abomination

» d'ouïr que ce Boniface entende malement ;
 » comme B. . . . , cette parole d'espérutalité :
 » *ce que tu lieras en terre fera lié au ciel ;*
 » comme si cela signifioit que s'il mettoit un
 » homme en prison temporelle, Dieu, pour
 » ce, le mettroit en prison au ciel ».

Qu'on suppose que le Clergé seul, & la Noblesse, qui souvent en fait partie, eussent préfidé à ces premiers Etats Généraux, n'est-il pas certain que le Royaume restoit interdit, & que c'est au Tiers-Etat que la France doit le courage qu'elle eut de braver l'excommunication ? On ne connoît que trop la prééminence que le Clergé s'est toujours efforcé de donner à la tiare sur le diadème. On doit regretter que l'Histoire ne nous ait point transmis les noms de ces dignes patriotes, dont les mains courageuses ébranlerent, pour la première fois, le trône pontifical. Si un jour on élevoit un temple à ceux qui ont honoré ou défendu la patrie, ces héros citoyens devroient y obtenir des autels, avec bien plus de droit que cette foule obscure d'ordres monastiques,

dont les successeurs ne sont plus que la vermine qui ronge le corps de l'Etat.

Franchissons l'espace des temps ; de ces premiers Etats Généraux, passons à ceux tenus, pour la dernière fois, en 1614, sous la minorité de Louis XIII. Nous remarquerons que la demande de l'Ordre du Clergé se borna à l'introduction du Concile de Trente en France, & que le Tiers-Etat, toujours attaché aux intérêts de la Couronne, fut assez éclairé pour demander qu'on publiât la loi par laquelle *« aucune puissance, ni temporelle, ni spirituelle, n'a le droit de disposer du Royaume, & de dispenser les sujets du serment de fidélité, & que l'opinion qu'il soit loisible de tuer les Rois, est impie & absurde »*.

On sait que le Cardinal du Perron ne craignant point d'outrager les mânes de Henri IV son bienfaiteur, que l'opinion contraire avoit fait périr sous le poignard d'un monstre autrefois tonsuré, eut l'audace de s'opposer publiquement à la loi proposée, & de déclarer qu'il excommunieroit ceux qui l'adopteroient. Ce fougueux Prélat avoit déjà séduit ou intimidé une grande partie de l'Ordre de la Noblesse, & sans la ferme résistance de celui du Tiers-Etat, la France alloit signer son malheur & son opprobre.

Dans quelle contrée de l'Europe , excepté la France , les Ecclésiastiques ont-ils jamais formé un Corps séparé du Corps de l'Etat , *une Nation dans la Nation* ? « Les Prêtres , » dit un de nos Ecrivains , ne sont Ordre de » l'Etat , ni à Rome , ni à Constantinople . » Ni le Pape , ni le Grand Turc n'assemblent » jamais le Clergé , la Noblesse & le Tiers- » Etat. L'*Uléma* , qui est le Clergé des Turcs , » est un Corps formidable , mais non pas ce » que nous appelons *Ordre de la Nation*. En » Angleterre , les Evêques siégent en Parle- » ment ; mais ils y siégent comme Barons , » & non comme Prêtres. Les Evêques , les » Abbés ont séance à la Diète d'Allemagne ; » mais c'est en qualité d'Electeurs , de Princes , » de Comtes. La France est la seule où l'on » dise *le Clergé , la Noblesse & le Peuple* » .

N'est-il pas évident , pour qui ne tient pas sa tête stupidement baissée sous le joug du préjugé , qu'un Prêtre ne fait dans la société que remplir une profession individuelle , comme l'Agriculteur , le Magistrat , le Négociant ; & cependant ceux-ci n'ont pas l'orgueilleuse démenche de vouloir former un Corps séparé de tous les autres ; & si , chacun dans leur classe , ambitionnoit le droit d'en

former une particuliere, ne devoit-on pas plutôt le leur pardonner qu'à des Prêtres dont le devoir devoit se borner à nous baptiser, à nous marier, & à nous enterrer ?

A l'époque heureuse où la France commence à se corriger du mépris aussi insensé qu'injuste qu'elle a eu si long-temps pour les Agriculteurs, je lui demande quel spectacle lui inspireroit le plus de confiance, de respect & d'attendrissement, ou celui du trône ombragé de gerbes & de pampres, dont ces hommes nourriciers l'auroient paré, en disant au pere adoré qui l'occupe : *Et nous aussi nous sommes vos enfans, & nous venons pour soutenir l'autorité que Dieu & nos ancêtres vous ont donnée* ; ou celui de ce même trône environné d'une espece de fantôme en habits pontificaux, qui s'écrierait... Les privilèges qu'une Nation ultramontaine accorde à notre Ordre, ne nous permettent point de reconnoître un Souverain, sans partager sa puissance, en influant, par notre prépondérance, sur toutes les lois que les membres de la Nation dont il est le Chef, voudront annuller ou établir ?

Qu'un Chinois, curieux de s'instruire, fasse le voyage de Pékin à Paris, croyez-vous

qu'introduit au milieu de cette foule d'Abbés, de Moines, vêtus plus ou moins bizarrement ; qu'instruit enfin de l'esprit de leur institution, il ne soit pas indigné de l'abus que font les uns de la fortune que leur a départie la sottise de nos peres ; & les autres, de la faculté abusive qu'ils ont de *trucher* à nos portes ? Mais ce qui l'étonneroit davantage sans doute, ce seroit d'apprendre que ces inutiles Bénéficiers, dont grand nombre est mitré, croisé, font dans la Nation une Nation à part, un Ordre ! *le premier Ordre de l'Etat* ! Ranimez-vous, mânes de nos aïeux, sortez de vos tombeaux, venez accuser les coupables dépositaires de la fortune dont vous avez privé vos enfans, de l'abus qu'ils font de votre or, stupidement prodigué pour de fanatiques & inutiles fondations ! annulez votre pacte, & renvoyez à la charrue ces gras & vermeils faïnéans !

O douce philosophie ! quand ton flambeau éclairera-t-il nos démarches ? quand ton influence nous forcera-t-elle de regarder comme autant respectable qu'elle est utile, cette classe de citoyens qui consacre sa vie à la culture de nos champs, à *verdir* nos prés, à aider enfin la Nature dans ses bienfaisantes opérations !

Favorisez , Magistrats augustes , cette heureuse révolution , vous , les dépositaires comme les interprètes de nos lois , & l'organe de la Nation auprès du Trône !

Et vous , Négocians spéculateurs , qui de vos cabinets , la plume à la main , faites rouler du sein des contrées les plus éloignées les flots du pactole jusques sur la rive de nos fleuves ; vous , qui déposez vos fortunes au pied du Trône , lorsqu'une main ennemie le menace , qui , dans des années stériles , faites pleuvoir l'or sur des familles affamées , resterez-vous plus long-temps privé d'une prééminence que vous offriroit notre reconnoissance , si elle ne vous étoit déjà due à tant d'autres titres !

Et toi , dont la gloire est de verser ton sang pour l'honneur de ton Roi & la défense de ta patrie , qui doute que tu ne doives être préféré à ces illustres fainéans , dont la plus pénible fonction est le calcul des mets délicats dont ils doivent réconforter leurs entrailles sacrées : car qui pourroit compter pour un travail utile les prières balbutiées méthodiquement par ces êtres inutiles , qui n'en adressent de sincères qu'aux divinités terrestres qu'ils délaissent , après les avoir corrompues ! Car qui ne donnera la palme au casque guerrier d'un

Dragon , plutôt qu'au bonnet noir d'un scandaleux Sacristain !

Loin de nous toute critique de notre sainte religion ; mais plus elle est pure , plus ses Ministres ont besoin des mœurs qu'ils n'ont pas ; & quelque soit la nécessité de certaines fonctions de nos Prêtres. Pourroit-on croire que les drapeaux de nos Héros en eussent moins remporté la victoire à Fontenoy , qui décida du sort de la France , s'ils n'eussent pas été bénis par les mains de nos tonsurés ? Oui , sans doute , le tambour sur lequel Louis XV. signa la paix qu'il accorde aux peuples qu'il a vaincus , est l'autel le plus cher aux yeux de la Divinité , & les acclamations de tout un peuple qui bénit le vainqueur , forment un *Te Deum* bien plus touchant que toute la musique de nos Cathédrales.

En un mot , que fait le Magistrat ? Il veille à notre repos. L'Agriculteur ? Il nous nourrit. Le Négociant ? Il nous enrichit. Le Militaire ? Il nous défend. Et que fait M. l'Abbé ? Ici je me refuse à la plaisanterie que le sujet fait naître si naturellement.

Convenons cependant (car il faut être juste) que parmi les hommes qui ont occupé le Siége

Episcopal en France, il s'en est élevé un qui en mérita les hommages. Je parle de l'Evêque Goslin, qui mourut en 885, en défendant Paris contre le débordement de ces Normands féroces, commandés par Sigefroid, plus féroce encore qu'eux. Mais, de bonne foi, si ce Prélat fut digne des honneurs de l'apothéose que les anciens accordoient aux Héros, est-ce au moment où, la mitre sur le front, & la crosse à la main, il bénissoit son peuple, que le fanatisme prosternoit devant lui ; ou lorsque, le casque en tête, le carquois sur l'épaule, & la hache à la ceinture, il éteignoit les flammes de la ville embrâsée, & devenoit le sauveur de tous ses concitoyens, qu'il arrachoit à l'esclavage ou à la mort ? Observons qu'il n'existe aucun monument qui perpétue la mémoire de ce défenseur de la patrie, & que le Diacre Paris, même dans le siècle de Louis XIV, eût presque des autels parmi nous.

Je m'attends à l'objection qui du moins a le mérite d'être spécieuse, mais qui n'est que cela. Le Clergé, disent des gens à vue courte, des myops en politique, le Clergé ne contribue-t-il pas au bien de l'Etat, par le don gratuit qu'il offre au Roi ? Le don gra-

rait ! qu'il offre ! Eh ! Messieurs ,
 lisez , si vous en avez le temps , & sur-tout la
 patience , lisez l'énorme collection des mé-
 moires relatifs à la tenue du Clergé , quand il
 est question d'un don gratuit , & vous verrez
 avec indignation peut-être , ce que c'est que
 cette prétendue gratuité , dont le nom même
 pourroit être regardé comme un outrage au
 Trône. Ce don gratuit en effet ne semble-t-il
 pas une grace que le Souverain obtient de la
 munificence de Nosseigneurs les Prélats , qui
 daignent encore paroître ses sujets ? Que de
 débats scandaleux pour n'accorder que très-
 rigoureusement , au milieu de la pompe des
 festins , ce qu'ils seignent d'accorder si gratui-
 tement ! A quelles conditions , presque humili-
 liantes , n'a-t-on point souvent arraché cet or
 sacré , sur-tout quand , parmi les Chefs du
 haut Clergé , il s'en trouvoit quelques-uns
 qui admettoient , & quelques autres qui re-
 jetoient cette fameuse Bulle *Unigenitus* , si
 long-temps la risée de toutes les Nations , & la
 honte de la nôtre ?

Mais l'ouvrage ingénieux & profond qu'un
 homme de lettres très-connu nous prépare
 sous le titre de *Traité du Don Gratuit en*
France , va bientôt jeter sur cet objet , beau-

coup plus important qu'on ne croit , des lumières qui me dispensent d'en parler d'avantage : j'ajouterai seulement que l'Auteur, en fouillant dans les sources de la richesse immense du Clergé, semble avoir entendu du fond des tombeaux des antiques familles qu'il a ruinées, sortir ce cri terrible :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Il existe en France un livre qui renferme l'objection la plus victorieuse contre le Clergé. C'est le compte révoltant de ses excessifs revenus, dont jusqu'à présent il a refusé de donner un exemplaire au Roi.

Maintenant si l'on me demande ce que je veux prouver dans ce petit ouvrage écrit à la hâte, je répondrai : Rien. Dans le moment favorable où chacun a le droit de dire son mot, j'ai voulu dire le mien, & je l'ai dit.

J'ai pensé que le Clergé ne devoit point former dans l'Etat un Ordre qui le sépare du reste de la Nation, parce qu'il a été toujours inutile, & souvent nuisible.

J'ai pensé qu'il est d'autres professions que celles d'Ecclésiastiques, & qu'on a exclues de l'honneur de représenter la Nation quand elle s'assemble, qui mériteroient la préfé-

rence , par les biens qu'elles lui procurent.

Je laisse à une plume plus savante & plus exercée que la mienne , le soin de montrer l'évidence des deux vérités que je n'ai fait ici que rapidement indiquer.
